CINEMA

Un catéchisme des caresses

L'amour, on ne le dira jamais trop, n'est pas un sentiment « convenable »

CONTES IMMORAUX,
par Walerian Borowczyk
Elysées-Lincoln (359-36-14) ; Dragon (548-54-74) ; Marbeuf (225-47-19) ; U.G.C. Odéon (325-71-08) ; Vendôme (073-97-52) ; Montparnasse-Bienvenüe (544-25-02) ; Hollywood-Boulevard (770-10-41).

D.R.

« CONTES IMMORAUX »
Au soleil rouge du scandale

Les titres ne sont pas faits pour les chiens. Dans celui-là, prière de donner tout son poids au qualificatif. Son poids d'*immoralité*. Aucun des quatre récits de ce tétraptyque n'est pour enfants de chœur. Surtout deux d'entre eux, qui ressuscitent les ombres diaboliques de Lucrèce Borgia, grande dame italienne peu canonisable, et d'Erzébet Bathory, la « Comtesse sanglante », la « Barbe-Bleue » de Hongrie.

Dans aucun de ces contes, la réalité et sa peinture, si exacte soit-elle, ne suffisent à rendre compte des choses et des gens. Il y a partout des prolongements vers quelque part, vers ailleurs, vers un au-delà du réel. C'est cet au-delà qui différencie l'érotique du porno, si l'on tient à établir entre l'un et l'autre une différence, sinon une hiérarchie. L'érotisme déborde les limites du simple jeu physique. La musique des corps ne suffit pas, ou alors cette musique creuse le ciel, creuse la nuit.

Le porno, le bon, sait lui aussi que la volupté sexuelle est *cosa mentale*. Ça commence à se savoir, jusque dans les écoles maternelles, que l'on jouit autant, si ce n'est plus, avec sa cervelle qu'avec les organes calculés pour. Définir l'amour par le contact de deux épidermes, c'est piètre. Il s'impose de compléter ce contact par l'échange de deux fantaisies — deux n'étant pas ici, Borowczyk va nous le montrer, un nombre limitatif.

C'est par la qualité de cette *cosa mentale* que se glisse le je-ne-sais-quoi-de-plus qui fait l'érotisme. Savoir faire l'amour, c'est savoir que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. En exergue à son film, Borowczyk nous rappelle ce b-a ba du catéchisme des caresses.

Un bûcher de roses

Là où éclate le vertige des sens, ce bûcher de roses, plus rien d'autre n'existe. Les amoureux sont seuls au monde, c'est bien connu, et, dans les quatre contes, l'isolement règne, plutôt que la solitude. On recherche le huis clos, quitte à le trouver au pied d'une falaise que protège la marée, dans la prison d'un débarras verrouillé, dans le château d'une comtesse-dracula, dans la sacristie du palais pontifical — alors borgiesque, il est vrai. Dès lors se déclenche la réaction en chaîne qui conduit de l'isolement à un, à deux, à plusieurs vers la contestation radicale des tabous destinés à freiner, de la masturbation à la partouze, le vertige des sens, voire à s'y opposer au nom de l'ordre social.

C'est toujours la même histoire : l'amour n'est pas un sentiment convenable. La « caresse honteuse », ça n'existe pas, c'est une invention de chaisière. Tout amour est fou parce que, pour lui, c'est affaire de tout ou rien. Le plus vertigineux moyen pour l'étreinte des amants d'outrepasser sa propre limite, c'est d'outrepasser les règles, les lois, les us et coutumes. On communie avec le monde, la nature, la mer par la caresse bucale liée à la méditation scientifique sur la marée (premier conte inspiré de Pieyre de Mandiargues) ; on communie avec Dieu par le plaisir solitaire considéré comme élan mystique (le négatif de Dieu) ; on communie avec le Mal (conte 2) par la fascination de l'anéantissement criminel (conte 3) ; on communie avec le bonheur des familles par le resserrement « perverti » des liens familiaux (conte 4). Attention : tout ce déploiement ne va pas sans un humour très fuligineux.

Ce « passage des limites » se réussit donc par la vertu du scandale. Au soleil rouge de ce scandale, soleil éclaté à la Van Gogh, bonnes mœurs, préceptes moraux, respect des familles flambent pour nourrir le brasier de leur charbon. Et la religion fournit la plus calcinante des braises. Borowczyk est polonais, la mythologie catholique participe de sa sensibilité : il ne peut donc y avoir de scandale sans le blasphème et le sacrilège. Boro nous en mesure bonne dose.

Un court métrage précède le film. Du même Borowczyk. C'est un cinquième volet, en prologue au tétraptyque. Où Boro insiste sur l'une des hantises qui le poursuivent de film en film : l'importance de l'objet, dans la mesure où l'objet nourrit le fantasme, déclenche la *cosa mentale*. L'objet, lourd de sens, agit. Et, s'il y a des objets dont l'emploi grossit « le cœur romantique », des objets *actifs*, ce sont bien ceux de cette « Collection particulière » en effet très particulière — de la gravure licencieuse à l'automate salace en passant par des *gadgets* témoignant de l'imagination la plus libre, et la plus libertine. Les quatre contes continuent d'illustrer cette obsession en soulignant le rôle, dans l'érotisme dévergondé par le libertinage systématique, des facteurs extérieurs à la physique des corps. La vague et le galet (conte 1). Le concombre et l'étole (conte 2). La baignoire pleine de sang et la robe cousue de perles (conte 3). Une garde-robe sacerdotale complète, avec tiare (conte 4).

Le cérémonial nécessaire

Pareils objets — très particuliers — veulent, pour leur manœuvre, certains ménagements. Le mode d'emploi exige le cérémonial. Lequel réclame un décorum fonctionnel — décors et costumes pour lesquels Boro, peintre et décorateur, déchaîne son sens du théâtre et, à propos des costumes, son fanatisme pour la mousseline transparente et la dentelle au crochet. Le style de Borowczyk excelle à annoncer ce cérémonial en le faisant attendre pour le mieux décrire. Par de très attentifs gros plans ou des panoramiques aussi insidieux qu'insistants, la caméra ne laisse dans l'ombre rien de ce qui touche à la caresse et à l'objet — et compte parmi les objets offerts à la caresse le corps de l'autre, des autres. Boro évite ainsi l'ennui qui sinon naîtrait de la monotonie de ces caresses.

Se dégage alors la fascination de la beauté sous-tendue par une certaine philosophie, celle du libertinage. La beauté du Diable — dont le conte 3, celui de la Comtesse sanglante, robe de perles au milieu du troupeau de filles nues ayant la mise à mort, donne la plus troublante des quatre images.

JEAN-LOUIS BORY